

dispositions véritablement patriotiques de chacun de nous pour arguer une réception encore plus favorable à celui que je vais avoir l'honneur de vous proposer par la lecture il ne peut exciter qu'une seule opinion approbative. Je veux parler du ministre actuel à la langue que duquel je vous et vous invite à me le dire. — Puisse-t-il poursuivre courageusement et glorieusement la carrière qu'il a commencée sous de si fortunés auspices ! puisse le peuple d'ici le veut la bien la liberté, l'avancement, lui prêter son appui jusqu'au bout des jours, lui offrir son contentement éternel ; puisse-t'il enfin recueillir sur chacun de nos cœurs le tribut de gratitude qui formera son plus doux témoignage. *hip, hip, hip ! hurra !*

RIGIDOURS. — Avant de me joindre totalement à vous et ami Mr. Lébahit, je crois de mon devoir de faire plusieurs observations....

PRUDENTANE. — Ce n'est vrai, c'est une chose qui demande réflexion ; pour moi je ne hais pas cette chose. Je parviens j'ai assez lu et que je suis de la tempérance.

RIGIDOURS. — Je prie bien notre ami Prudentane de me laisser parler sans m'interrompre ; ça ne peut pas le gêner puisque son opinion consiste à ne rien avoir aucune.

PRUDENTANE. — La Rigidours m'insulte parce que je suis philosophe ; mais je ne m'en fais rien par moi plus parce que suis philosophe ; par exemple s'il va trop loin je le poursuivrai en dommages, la philosophie n'est pas cela, au contraire.

RIGIDOURS. — Prudentane, si tu m'interromps encore aussi grossièrement, si tu ne te tais point je te feras le nez.

PRUDENTANE. — Je n'ai pas peur de ça moi, j'y suis fait ; tu peux me le faire tant tu voudras, j'y m'en moure, parce que j'ai assez de raisons et moi pour prouver la chose. Je me tais cependant par philosophie.

RIGIDOURS. — Je disais donc que j'avais quelques observations à faire avant de m'adresser à la proposition de Mr. Lébahit.

LEBAHIT. — Allons, je n'ai pas de chance ; je ne voulais proposer qu'une petite chose, et voilà qu'on va la discuter, parler, perdre tout son temps ; si j'avais su ça je n'aurais rien dit et je n'aurais ni tout seul ni tout-à-fait.

RIGIDOURS. — Monsieur Lébahit et monsieur Prudentane ont bien l'air de parler et moi la mienne ; Prudentane a bien la sienne, lui.

PRUDENTANE. — Etonnez-vous, je ne désapprouve pas le ministère, moi, mais je ne vois pas la nécessité de boire sa santé ; d'abord je n'ai plus soif. — Et puis, si y a bien des raisons pour et contre, je ne m'en souviens pas, mais si vous le désirez j'en chercherai la classe du vénérable journal auquel je souscris et nous pourrions chercher tout ça.

RIGIDOURS. — Ce n'est pas nécessaire ; on est mon chapeau, que je m'en aille ; on ne veut pas me laisser parler parce que je ne suis pas d'un rang assez élevé que....

FRONNET. — Allons, allons, mon républicain de Rigidours, tu es trop susceptible, tu te plains de ne pouvoir parler et tu m'interromps. Tu n'as rien dit non d'après ce que j'ai dit ; si tu n'as pas un de nous, c'est certain que tu ne domines ordinairement ; tu es couvert en lard-deux n'est-ce pas ?

PRUDENTANE. — Ah ! tiens ! c'est vrai ! c'est pour ça qu'il voit les choses de si haut, ho ! ho ! ho ! ho ! (à part) Tant qu'on j'envoie, ce motif à mon journal favori ; on y voit de tout à présent excepté de l'opinion ; alors il sera complet.

RIGIDOURS. — Oui ! et quand vous passerez je vous trouve d'avant plus petit que de mon tout je ne vous vois que la tête.

FRONNET. — Envoie encore ça à ton journal favori, Prudentane, es des deux points la lui serviront peut-être de patronage, car tel qu'il est si tu le vois en butte à tous les coups, de tous les de la presse.

PRUDENTANE. — N'y a pas besoin de ça.

allez, il ne les sent pas, et philosophe, comme moi.

FRONNET. — Il est plus que philosophe, il est laid.

LEBAHIT. — C'est bon, je suis bien content, au milieu de tout ça j'ai oublié mon café et ça m'empêchera la peine de le défendre.

Tous à la fois. — Mais, à propos, la santé de Mr. Lébahit, qu'en sommes-nous. — Tiens ! nous allons oublier !

RIGIDOURS. — C'est dans mon avoir d'objection à faire au succès du ministère actuel que je regarde comme un progrès vers le bien, mais son pas un bien total ; je desirais faire observer qu'il y a partie libérale du peuple canadien est dignement représentée dans le cabinet par l'influence et les talents de ceux qui y doivent plaider sa cause elle n'y est pas défendue encore à forces égales, puisque nous n'y avons pas un nombre de ministres égal à celui que nous devrions avoir si l'on suivait une stricte justice.

J'aurais bien encore objection à inclure dans notre liste ceux d'entre les ministres qui ont travaillé dans le cabinet précédent à nous abuser, qui se sont prêtés complaisamment à nos vœux tyranniques de l'a-jamais excusable Sydneyham.

LEBAHIT, PRUDENTANE, COMMODE, à la fois. — Oh ! peut-on parler comme ça ! Prenez donc garde ! Vous allez nous faire passer tous ensemble pour des rebelles. — Nous pensons à peu près comme vous, Mr. Rigidours, mais il n'est pas bon de s'exprimer ainsi violemment.

FRONNET. — Surtout dans un temps comme celui-ci. — Autre Rigidours, tu ne vois pas que ces messieurs sont dans un moment fort critique ; et ils n'ont pas encore écrit contre le lieu mort avant d'être bien certains que ses anciens ministres sont tous entérés. — Pièces politiques, vois-tu, que ceux qui ne savent pas qu'un pouvoir tombe n'a pas du moins orienté en amis que les amis qui lui doivent leur grandeur. — Burons donc sans plus mot dire, à la santé de ministres, parce que dans le moment actuel il a besoin de tous nos vœux. — Un pas vers la liberté est toujours un pas de fait, parce que si quelques hommes reculent les masses suivent bon et ne perdent en définitive aucun avantage. — M. j'ai fait honneur au toast de Mr. Lébahit tel qu'il l'a proposé, mais je le convais à ma guise ; fais de même Rigidours.

FRONNET, qui a fait entendre la discussion quelques-uns roulements bien entendu, s'écrie tout à coup sans nullement qu'il s'agit de boire. — Yes ! hic ! I drink with all my heart, je lève avec toute mon cor la santé du presse publique, patriot, loyalist, doubtful, rebels and all hip ! hip ! hurra !

COMMODE. — Eh mon cher Tigehant il ne s'agit plus de cette santé là, voici près d'une heure que nous avons bue tous ensemble et de bon cœur. — A présent nous nous disposons à vider rasade au Ministère actuel.

TIGEHANT, jetant un grand cri. — What ! hic !

COMMODE. — Mr. Lébahit a proposé la santé du ministère actuel.

TIGEHANT. — What ! drink to the ministry. To the rebel ministry ! Oh ! I'd rather die, hic ! Moi j'ai mieux mourir sur le spot, hic ! voyez Mister Commode vous voulez imposer sur moi, vous voulez faire un trial sur mon patience, vous voulez me mettre au rang avec des infâmes rebelles, vous voulez faire lousé à moi mon loyal réputation. — But never, never, never ! jamais ! j'enais ! What ! drink to a Baldwin, to a Hincks, hic ! to a Lafontaine, vous faites moi slunder jusqu'au reiné de mon chevron. I will drink to the dowfall, hic ! je bouvé au tombement en bas de tous les rebelles qui voule pas s'accommoder des d'utile subjects à la domination de notre beloved et grassouée reine.

Tous les convives qui ont écouté avec une espérance surprise la sortie violente de Tigehant, partent subitement d'un grand éclat de rire qui ne fait qu'augmenter sa fureur. — Il cesse de se lever mais ne pouvant réussir à l'entre-debut, il retombe sur sa chaise en faisant tomber ses poings devant lui à la façon des pugilistes britanniques.

TIGEHANT. — Continuant son geste signif-

cant ; Come on you rebels ! moi boxé vous tous ensemble, come, je vous annihilé vous ; je vous montre à vous le côté du raison ; je ferai voir à vous si un true british is thus to be insulted and laughed at by a set of down right rebels and patriots. — Je vais casser la tête à vous comme ce bouteille ! Tigehant accompagnant du geste sa parole, donna un violent coup de poing sur une innocente carafe vide qu'il se brisa en éclats. Les convives craignant que leur propre climat ne se brisasse également. Penchant et le cabinet ; mais celui-ci prend ce mouvement pour un attaque générale, il frappe alors de tous côtés, coups de pieds, coups de poings et se débat tant et si bien qu'à la fin il roule sous la table, avec un bruit affroyable. Commode et les autres convives vont pour le relever mais ils s'aperçoivent qu'il peine arrivé à terre il s'est endormi profondément. — Nous le laisserons lui pour aujourd'hui. Au prochain numéro nous informons nos lecteurs du résultat de la santé proposée par ce bon Lébahit qui croyait que son idée serait accueillie avec plus d'humanité que celle de son ami Commode, ainsi que la suite de ce banquet où se reproduisent en petit les discussions qui ont lieu au dehors sur une plus grande échelle.

Corporation.

La corporation a suspendu pendant quelques jours la mise à exécution de son projet de taxes. Les citoyens de chacun des quartiers de la ville devraient se prononcer ouvertement sur ce sujet afin que les conseillers sachent décidément à quel s'en tenir. Les quartiers St. Pierre et Champlain ont donné l'exemple ; il n'y a pas de temps à perdre. — A lire les discussions auxquelles a donné lieu le rapport du comité qui recommandait un plan de taxes on voit de suite que nos édiles sont assurés de la meilleure volonté du monde mais on voit aussi que de faire le bien d'eux à une manière différente de faire le bien du fait que les citoyens viennent à leur bon esprit de leurs représentants et leur dire : Nos dignes représentants, nous avons en vous l'assurance la confiance, la plus illimitée, mais cela n'empêche pas que nous désirerions infiniment que vous ne taxiez que ceux d'entre nous qui peuvent payer. — Vous voulez taxer les charretiers sur leurs chevaux et ils le sont déjà sur leur personne sur leur propriété s'ils sont propriétaires, sur leur logement s'ils sont locataires, sur leur métier puisqu'ils n'ont patente ; cependant on ne les voit pas s'enrichir. Vous voulez taxer les petits marchands sur le montant de leur loyer ; mais avez-vous suivi en cela une proportion juste ? Non ! Pourquoi les rentiers, les hommes de profession qu'on appelle libéraux, mais qui sont les plus riches, les plus tyranniquement éconômiques, sont-ils privilégiés au point que celui qui reçoit, bon ou mauvais, un dé de gloireux sommes soit sans forme de rente comme le capitaliste, soit sans forme de crédit on de gîte de cédre comme le plupart des chefs de bureau public à quelques un des juges et le général les serviteurs du peuple, ne paie qu'un pauvre dégrèvement s'il n'est que locataire. — C'est bien la chose de dire que les serviteurs sont plus heureux que les maîtres et que ceux qui font les lois les font toutes à leur avantage. Voyons, messieurs les conseillers, reviez votre tenz rien ; ne pressez ; les capitalistes et les bourgeois, qui vous ont prêtés de l'argent pourrai fut bien attendre si vous n'avez pas le bon quant du pauvre travailleur auquel vous êtes si attachés, un pauvre ; deux ; ministre ; cinq fois ; dix fois avant qu'il soit reconnaissant, vous le trouvez, toujours, assez. — Reviez, reviez votre prendre idée et tâchez de voir un peu s'il y a un moyen de faire payer par les améliorations ceux qui en profitent le plus. Rien ne presse, l'argent est rare, les temps sont durs ; faites votre possible pour n'être pas plus durs que les temps.

Des journaux qui se prétendent ordinaires ment bien informés font courir le bruit que Sir Charles Bagnall va en aller et que Sir C. Metcalfe, ou lord Elliot, du Sir H. Douglas va le